

ENTRETIEN | ENTREVISTA | ENTREVISTA



PRATIQUES DE LIBERTÉ CHEZ MICHEL FOUCAULT: QUESTIONS OUVERTES

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE CHEVALLIER*

* À propos de l'interviewé: **Philippe Chevallier** a rédigé son Master en théologie et a soutenu son Doctorat en philosophie. Depuis ses premiers écrits, Chevallier s'est intéressé par des figures de l'histoire de la philosophie difficiles à classer. Parmi eux, Søren Kierkegaard et Michel Foucault ont bien d'importance pour lui, parce qu'ils mélangent des dispositifs originaux à la rigueur du concept. Aujourd'hui Chevallier est intégrant du cadre des spécialistes de la Bibliothèque Nationale de France (BnF). De l'ensemble de ses ouvrages on peut mettre en évidence *Michel Foucault et le christianisme* (ENS, 2011), *Michel Foucault, le pouvoir et la bataille* (PUF, 2014) et son écrit le plus récent, l'essai *La chanson exactement* (PUF, 2017).

À propos de l'intervieweur: **Pedro de Souza** est titulaire d'un doctorat en linguistique de l'Université d'État de Campinas (1993). Ses principales recherches sont l'étude postdoctorale réalisée en 2007 à l'École Normale Supérieure de Lyon sur la performance vocale dans les paroles et les écrits de Michel Foucault. Actuellement, Souza travaille sur la voix et la subjectivation dans le mot chanté. E-mail: pedesou@gmail.com.

Traduction: **Alessandro Francisco**. E-mail: alessandro.fco@terra.com.br.

Pedro de Souza (PS): D'abord, je voudrais vous remercier, au nom de nos collègues, organisateurs du XI^{ème} Colloque International Michel Foucault. Foucault et Pratiques de liberté –, pour votre gentillesse de nous concéder cet entretien. On a eu l'idée de vous consulter, l'un des spécialistes les plus jeunes et les plus brillants de Michel Foucault, et proposer cette conversation, à ajouter à un ensemble d'interventions présentées lors de sessions parallèles dans le cadre du XI Colloque International Michel Foucault, tenu en septembre 2018. Les exposées rassemblées ici reflètent bien la pertinence de la répercussion de la pensée foucauldienne en Amérique du Sud, et les questions que nous posons ici résonnent comme un écho des débats ouverts tout au long du colloque. Je vous remercie vraiment de nous rejoindre

PS: Lors du XI Colloque International Michel Foucault, tenu en septembre, à l'Université Fédérale de Santa Catarina, on a beaucoup parlé des pratiques gouvernementales visant à contrôler la vie, en particulier dans le domaine de la sexualité, notamment la criminalisation de l'avortement et l'interdiction du sujet de l'éducation sexuelle dans les programmes des lycées. Est-ce que ces questions peuvent nous remettre à la relation entre biopolitique et pratiques de liberté au cours de la pensée foucauldienne ?

Philippe Chevallier (PC): Ma réponse risque d'être trop générale et je m'en excuse, car les forces politiques sur lesquelles nous pourrions nous appuyer pour retrouver de la liberté sont extrêmement mobiles, incertaines dans leurs effets et parfois même potentiellement dangereuses. Elles défient aujourd'hui les oppositions traditionnelles droite / gauche qui ont perdu de leur pertinence, au moins en Europe occidentale. Je vous donnerais deux exemples : dans son cours de 1979, Naissance de la biopolitique, Foucault note que la gouvernamentalité libérale tolère un pluralisme toujours plus grand de comportements à l'intérieur de la société, une marge d'illégalismes, et s'efforce de limiter les actions répressives trop coûteuses – ce qui est assurément positif. Mais vous voyez bien en même temps les conséquences désastreuses de cette gouvernamentalité : réduction de toute question de société à un calcul économique, autorisation de mesures sécuritaires permanentes contre tout ce qui n'est pas prévisible (terrorisme, etc.). Faut-il donc être antilibéral ? Je ne suis pas à l'aise avec cette alternative : il y a en ce moment en France une pensée de gauche qui, au nom de la lutte contre le libéralisme, va critiquer les tentatives d'émancipation individuelle, jugées égoïstes, hédonistes, consuméristes, etc. Par exemple, les droits accordés aux gays – le mariage qui a été voté en France en 2013 – participeraient d'un libéralisme culturel, complice du libéralisme économique. Ce genre de propos est pour moi inquiétant, car il décrète qu'il y a quelque chose de plus fondamental et de plus originel que la liberté. Y aurait-il une troisième voie ? Foucault s'était beaucoup intéressé, dans les dernières années de sa vie, à la pensée libérale de gauche, ce que l'on a appelé en France la « deuxième gauche », proche du syndicat de la CFDT (Confédération française démocratique du travail). Cette gauche a été éclipsée par un socialisme étatique traditionnel, celui de François Mitterrand (qui venait d'ailleurs de la droite conservatrice). Étrangement, la relation de Foucault à ce laboratoire de pensée qu'a été en France la CFDT n'a jamais été vraiment travaillée. Plutôt que de vous répondre directement, je préfère émettre un vœu : ouvrir ce chantier de réflexion autour de Foucault et la « deuxième gauche ».

PS: Quelles relations pouvons-nous établir entre les concepts de biopolitique et de nécropolitique? Cela serait-il possible?

PC: Je pense que vous faites référence aux travaux d'Achille Mbembe, que je connais, hélas, trop mal ? Il me semble qu'il faut rappeler tout d'abord que la mise à mort appartient à la biopolitique. Quand Foucault insiste sur le passage, au XIX^e siècle, du « faire mourir ou laisser vivre » du souverain au « faire vivre et laisser mourir » du pouvoir moderne, on pourrait croire que la biopolitique a une connotation d'abord positive, qu'elle serait principalement diriger vers la vie comme perpétuation, croissance, etc. Mais ce qui définit la biopolitique n'a rien de positif a priori. Le terme décrit simplement la prise du pouvoir sur le domaine biologique. Or,

l'exemple du racisme et des génocides coloniaux, cités par Foucault, le montre bien : on peut aussi tuer pour vouloir la vie. En devenant un objet politique, la « vie », qui est initialement un *continuum*, se fragmente : il y aura des vies moins légitimes, des vies moins importantes, des vies plus dangereuses, etc. Mais – et c'est là une différence importante, je crois, avec la nécropolitique – vie et mort, vie pour certains, mort pour d'autres, restent à chaque instant des possibilités, des vecteurs d'action au service de stratégies qui peuvent être contradictoires et appelleront des ajustements, des modifications, des compromis, etc. Je serais donc prudent sur l'usage du terme nécropolitique si l'on veut dire par là qu'il y aurait une unique volonté de mort qui serait la vérité profonde des États modernes. C'est trop faire honneur à ces États de croire à la cohérence de leurs buts, oubliant qu'ils sont l'objet, le jouet même de réajustements perpétuels. Il faut voir notre présent comme un champ ouvert de forces, un espace de dispersion, dirait Foucault.

PS: Pensez-vous qu'il est possible de faire apparaître différentes conceptions de l'homme politique chez Michel Foucault ?

PC : Oui, certainement, autant qu'il existe de Foucault(s) ! En fait, toute la difficulté consiste à reconstituer, sous ses analyses historiques, ce qui serait « la » philosophie de Foucault, quelque chose de positif qui pourrait nous rassurer. C'est une vieille histoire déjà, et un effort sans doute un peu vain : par le passé, on a fait du souci de soi « la » morale de Foucault ; aujourd'hui, on fait de la *parrèsia* son idéal pour l'action politique ; demain, on nous expliquera que Foucault était finalement chrétien, ou bouddhiste zen, etc. À chaque fois, cela ne marche pas, heureusement ! Car mille autres propos de Foucault et exemples historiques viennent contredire ces belles figures. Foucault considérait sa recherche comme un exercice de liberté, pas comme l'élaboration d'une philosophie morale, politique, etc. La sienne propre, il la définissait par trois petits mots, qui décrivent d'abord une attitude : « refus, curiosité, innovation ». Vous me direz que c'est bien maigre, et je serai d'accord : c'est maigre ! Plus maigre que la philosophie de Descartes ou d'Habermas. Mais quelle œuvre produite à partir de ces trois petits mots !

PS: Est-ce qu'il un moyen de penser la subjectivité au dehors des pratiques politiques de l'identité?

PC : Il me semble que c'est justement ce que recherche Foucault à travers ses différentes expérimentations : un rapport à soi qui ait sa cohérence, sa beauté, mais en même temps sa plasticité. Devenir un « soi » dont on ne puisse faire le portrait définitif. C'est exactement ce qui traverse son entretien pour le mensuel homosexuel *Gai Pied* : « De l'amitié comme mode de vie », en 1981, où il se méfie de l'identité homosexuelle. Deux choses à ce sujet : on l'oublie, mais le texte était présenté dans la revue comme « Un entretien avec un lecteur quinquagénaire », et ce n'est qu'à la toute fin que l'on apprendait, par un bref « Merci, Michel Foucault », l'identité du quinquagénaire. Jeu, ici, du semi-anonymat. Par ailleurs, l'entretien était illustré par un tableau à l'acrylique de David Hockney, « George Lawson and Wayne Sleep », portrait d'un couple d'hommes dans une pièce avec un piano (un danseur et son amant, en fait). Or, il s'agit d'un portrait... inachevé, Hockney n'étant jamais parvenu au résultat attendu ! Belle métaphore du contenu de l'entretien, à la fois parce que la nature de la relation entre George Lawson et Wayne Sleep n'est pas dite ni montrée, et parce que le portrait est finalement celui de l'impossible.

Maintenant, l'affirmation de l'identité, si elle peut être un piège, est sans doute aussi un moment nécessaire et indispensable des luttes pour l'émancipation. J'ai lu à ce sujet (mais je n'ai pas vérifié l'information) que Foucault avait participé à la *Gay pride* de Toronto en 1982 : la prudence théorique n'empêche pas le militantisme.



Image: David Hockney, *George Lawson and Wayne Sleep*

PS: En Amérique Latine, il y a un mouvement politique de la pensée, que nous appelons décolonialiste, qui rejette la pensée de Michel Foucault en tant qu'outil pour aborder l'articulation entre les expériences de domination vécues par les noirs, les femmes et les indiens et la production de savoir considéré comme une pensée féministe ? Est-ce que vous en êtes d'accord ?

PC : Avant de vous répondre sur le fond, je crois qu'il faut se méfier des étiquettes : « *Decolonialist studies* », « *Gender studies* », « *LGBT studies* », « *Postmodern studies* ». Étiqueter, c'est classer, isoler, simplifier. Foucault le savait bien, lui qui avait tant souffert de l'étiquette « structuraliste ».

Une fois posé cela, je reconnais qu'il y a bien un champ de pensées qui semble aujourd'hui entrer en conflit avec les analyses foucauldienne et qui traite du passé et du présent colonial. Ces courants de pensée commencent à peine – depuis une dizaine d'années –, à être traduits et diffusés en France, et j'ai peur de ne pas suffisamment bien les connaître pour en parler. Mais je pressens les problèmes théoriques qui sont soulevés : la position de Foucault serait « eurocentrée », « occidentale », voire « masculine » et « blanche » ; il serait mal placé pour parler de réalités de domination qu'il aurait, soit minorées, soit méconnues. Eh bien, c'est sans doute en partie vrai, mais je voudrais dire trois choses. La première chose, c'est que Foucault serait bien le dernier à prétendre parler en tant qu'intellectuel universel – une figure qu'il a toujours vigoureusement critiquée. La deuxième chose, c'est que Foucault évite de mêler théorie et pratique : l'action politique se fait dans un champ de forces réelles que l'analyse théorique ne peut jamais prétendre contrôler ni même véritablement intégrer, alors même qu'elle est elle-même située. Donc, vous voyez : prudence de Foucault, qui accepte par principe que son discours – celui des cours, celui des livres – demeure « à côté » de l'action à réaliser, à côté des impératifs politiques. Enfin, troisième chose, rejeter Foucault, c'est peut-être rejeter ce qui nous dérange dans sa pensée : sa radicalité critique qui ne laisse personne indemne, quel que soit son bord idéologique, ses origines, son sexe, sa sexualité, etc. Je crois que nous trouvons chez Foucault des attentions, des points de vigilance qui peuvent nous être utiles aujourd'hui et nous garder de

reconstruire des énoncés métahistoriques globaux, d'essentialiser des différences, de figer des rapports de domination, etc., toutes choses que la pensée foucauldienne peut utilement interroger.

PS: Même avec l'approche non doctrinale par laquelle Foucault a étudié le christianisme et ses techniques de subjectivation, nous constatons au Brésil une résistance à ne pas considérer le christianisme sur un point de vue coupable, notamment au sujet pour toutes sortes de répression sexuelle. La publication du quatrième volume d' *Histoire de la sexualité* peut-elle briser un peu cette résistance?

PC: Si on se place au niveau de l'histoire de la pensée, Foucault insiste sur le fait que le christianisme n'a pas été plus rigoriste que l'Antiquité gréco-romaine, en particulier par rapport aux pratiques sexuelles. La différence ne se situe pas, selon lui, dans la liste des interdits sexuels – qui est restée globalement la même –, mais du côté de l'expérience de soi et de son corps, très différente d'une Antiquité à l'autre. Non seulement, le christianisme n'a pas été plus intolérant, mais bien des travaux historiques insistent au contraire sur des espaces de grande tolérance, au moins jusqu'au début du deuxième millénaire : je pense bien entendu aux travaux de John Boswell, professeur à Yale, que connaissait bien Foucault (il contribua à le faire traduire en France), que ce soit sur la tolérance vis-à-vis de l'homosexualité jusqu'au XIIe siècle (*Christianity, Social Tolerance, and Homosexuality*, 1980) et sur les unions entre personnes de même sexe dans l'empire byzantin (*The Marriage of Likeness: Same-Sex Unions in Pre-Modern Europe*, 1994). Foucault était en fait beaucoup plus préoccupé par les dispositifs de savoir et de pouvoir qui ont produit la subjectivité moderne, laquelle n'est pas un simple prolongement de la subjectivité chrétienne, même si elle en reprend certaines techniques. Foucault insiste au contraire sur la rupture, autour des XVIII-XIXe siècles, entre le soi chrétien et le soi moderne.

Maintenant, dans les faits, il est évident que l'Église catholique a contribué à renforcer et s'est constamment appuyée, à partir du XIXe siècle, sur l'ensemble des pouvoirs et des savoirs qui ont contribué à des formes variées de répression sexuelle. J'en veux pour preuve le bon accueil fait, très tôt, par l'Église catholique à la médecine hygiéniste et surtout à la psychanalyse, qu'elle a très vite instrumentalisée à des fins moralisatrices. Il existe en français une belle étude d'Agnès Desmazières sur le sujet (*L'inconscient au paradis : Comment les catholiques ont reçu la psychanalyse*, 2011). Cela, Foucault n'en parle pas, car il s'intéresse d'abord aux ruptures. Or, l'Église catholique, à partir des Lumières, n'est plus force de rupture dans l'histoire de la subjectivité. Elle s'est finalement parfaitement bien adaptée au sujet moderne, abandonnant le type d'expérience de soi qu'elle avait elle-même façonné entre le IIe et le XVIe siècle. C'est d'ailleurs cela qui rend fascinante la lecture des *Aveux de la chair* : la découverte d'une expérience de soi qui nous est désormais complètement étrangère. Il est à parier qu'un chrétien, en 2019, ne se reconnaîtra absolument pas dans ces réflexions des IIIe ou IVe siècle, en particulier celles sur la virginité comme expérience positive de soi et de son corps, absolument pas imposée du dehors, codifiée, moralisante, etc.

Cette inventivité et cette positivité de l'expérience chrétienne dans l'Antiquité tardive pourrait accentuer la bonne conscience dont vous parlez : dans le fond, mis à part le fourvoisement de l'Église que je viens de mentionner (à partir du XIXe siècle), le christianisme, c'est magnifique ! Peut-être, mais il y a un point cependant qui doit nous rendre vigilants, même si Foucault se révèle étonnamment bienveillant, au moins mesuré, nuancé vis-à-vis de notre héritage chrétien : c'est l'apparition très tôt, dans l'histoire chrétienne, du motif de l'obéissance absolue à autrui. Foucault note son importance cardinale pour le mode chrétien de gouvernement, dès son analyse du pastorat, en 1978. Cette obéissance devient, avec le christianisme, un rapport de dépendance intégrale qui a sa raison d'être en elle-même et non pas pour les biens qu'elle permettrait d'atteindre. On peut dire que c'est là une perversion potentielle de la relation traditionnelle du maître au disciple et, certainement, l'une des causes des violences dont l'Église s'est rendue coupable : la valorisation d'une obéissance qui n'a pas d'autre justification qu'elle-même.

PS: Vous avez publié un livre intitulé *La chanson exactement, l'art difficile de Claude François*. Cet ouvrage, paru aux PUF, 2017. Dans ce beau et passionné travail de recherche, inédit dans le domaine de la musique populaire, vous nous faites savoir, je cite un morceau de votre parole au France musique, que la concentration de talents qui a rendu possible la variété française des années 1960-1970 est l'un des secrets les mieux gardés de la musique du siècle dernier.” Dans le cadre du XI Colloque Foucault, Alfredo Veiga Netto, Alessandro Francisco et moi, on a réalisé une table ronde sur le discours et le langage dans l'art de la musique. D'où ma question : archéologie de la musique, du classique au populaire, est-elle possible ?

PC : Je suis très touché par cette question car ce livre a été important pour moi et il a suscité plus de réactions que tous mes travaux d'histoire de la philosophie ! Je voudrais répondre de deux manières. Tout d'abord, j'admire les recherches d'Alessandro Francisco et les vôtres sur la musique. Elles m'intéressent énormément, mais il me semble qu'elles cherchent d'abord – à travers cette notion d'archéologie – à établir des ruptures historiques dans le discours musical, là où je cherche d'abord la constance d'une attitude, indépendamment de la structure mélodique. Cette recherche de ce que j'ai appelé la « forme moyenne », comme point d'équilibre entre un effort illimité et une forme musicale limitée (la chanson populaire), me semblent traverser les siècles et a quelque chose à voir avec la notion d'artisan, laquelle n'était pas au départ distinguée de celle d'artiste. En ce sens, mon livre n'est pas une archéologie. Cependant, j'ai été très intéressé par ce que dit Foucault de la littérature populaire (dans son article « Eugène Sue que j'aime », 1978) et de la musique rock (dans son dialogue avec Pierre Boulez, « La musique contemporaine et le public », 1983) qui m'ont vraiment guidé dans ma réflexion. J'ai d'ailleurs appris que Foucault, même s'il parlait de musique savante et avait été un intime de Jean Barraqué, était aussi fan du chanteur populaire Julien Clerc. Cela m'a conforté dans l'idée que les intellectuels ne parlent jamais de ce qu'ils aiment vraiment ! Toujours cette question de légitimité... *Idem* en littérature : Foucault nous parle du Nouveau Roman, de l'avant-garde littéraire, mais il préférerait lire *Les Mémoires d'outre-tombe* et Thomas Mann !

PS: Comment pouvons-nous nous battre pour une vie non fasciste aujourd'hui sans risque de tomber dans l'anachronisme, si nous considérons la manifestation de Michel Foucault dans la préface de l'Anti-Oedipe? Je fais référence à l'historicité par laquelle Foucault aborde le sujet du fascisme à ce moment-là.

PC : Question, à nouveau, très difficile, et à laquelle on ne peut répondre qu'en tremblant. On pourrait se battre contre le fascisme avec des arguments théoriques, et je suis convaincu que la recherche la plus savante, la plus érudite, a un rôle important à jouer. Choisir de travailler sur l'histoire de l'Ancien Testament à l'université d'Iéna entre 1934 et 1945, comme le fit Gerhard von Rad, dans le contexte de l'antisémitisme, était un acte politique fort, un acte courageux et utile pour la lutte. Mais il y a un petit fait historique qui m'intrigue et que souligne Foucault : le peu de liens, finalement, entre la philosophie d'un philosophe et son attitude politique concrète. On peut avoir été un spécialiste de la morale kantienne, un adepte des valeurs universelles du stoïcisme, etc., et avoir été un défenseur exemplaire du nazisme. C'est troublant, mais c'est ainsi. Les idées ne suffisent pas à combattre le fascisme et il ne suffit pas d'être un penseur de gauche et publier des livres « de gauche » pour faire barrage au fascisme. Je lis en ce moment la traduction en français de la biographie du grand historien Ernst Kantorowicz par Robert E. Lerner, *Ernst Kantorowicz : A Life* (2017). Conservateur dans l'âme, Kantorowicz a d'abord chanté l'Allemagne éternelle, avant que le nazisme ne lui fasse changer d'avis et qu'il s'enfuit aux USA. Son attitude, ensuite, fut remarquable. Quand l'université de Berkeley lui demanda de prêter serment pour attester qu'il n'était pas communiste – et communiste, il ne l'était certainement pas –, Kantorowicz refusa et en appela à la « dignité » du professeur, à son « être » même de savant. Cet événement et les mots de Kantorowicz me rappellent l'insistance constante de Foucault sur l'*éthos*, l'attitude éthique, soulignant qu'elle pouvait être indépendante des idées qu'on a dans la tête. Je crois que l'opposition au fascisme est d'abord affaire d'éthos, d'être. Cela ne veut pas dire que les démonstrations théoriques n'ont pas à jouer un rôle, mais sans une forme de courage, une démonstration d'être, elles n'ont aucun effet. Peut-être parce que le fascisme met en péril l'intégrité même de nos existences, ce sont nos existences qui y répondent le mieux.

RÉFÉRENCES

BOSWELL, J. *Christianity, social tolerance, and Homosexuality: Gay People in Western Europe from the beginning of the Christian Era to the Fourteenth Century*. Chicago : University Of Chicago Press, 1980.

BOSWELL, J. *The marriage of likeness: same-sex unions in Pre-Modern Europe : same-sex Unions in Pre-Modern Europe*. Oxford and New York: Villard Books, 1994.

CHATEAUBRIAND, F.-R. *Mémoires d'Outre-tombe*. Édition complète. [S. l.]: Imbroglia, 2019.

DELEUZE, G.; GUATTARI, F. *L'anti-OEdipe: Capitalisme et schizophrénie*. Paris: Les éditions de Minuit, 1972.

DESMAZIERES, A. *L'inconscient au paradis: Comment les catholiques ont reçu la psychanalyse*. Paris : Payot 2011.

FOUCAULT, M. De l'amitié comme mode de vie. In: FOUCAULT, M. *Dits et écrits II, 1976-1988*. Paris: Gallimard, 2001. p. 982-986.

FOUCAULT, M. Eugène Sue que j'aime. In: FOUCAULT, M. *Dits et écrits II, 1976-1988*. Paris: Gallimard, 2001. p. 500-502.

FOUCAULT, M. *L'origine de l'herméneutique de soi, Conférences prononcées à Dartmouth College*. Edição estabelecida por Henri-Paul Fruchaud et Daniele Lorenzini, Paris: Vrin, 2013. p. 144.

FOUCAULT, M. Michel Foucault/Pierre Boulez. La musique contemporaine et le publique. In: FOUCAULT, M. *Dits et écrits II, 1976-1988*. Paris: Gallimard, 2001, p. 1307-1314.

FOUCAULT, M. *Naissance de la biopolitique*, Paris: EHESS: Gallimard: Seuil, 2004. Trad. Eduardo Brandão. São Paulo: Martins Fontes, 2008.

LERNER, R. E. *Ernst Kantorowicz: A Life*. Princeton: Princeton University Press, 2017.



Reçu le 05/12/2019. Accepté le 12/02/2019.